

Christian Laborie se passionne pour l'histoire et les habitants de sa province d'adoption : les Cévennes. Ses romans sonnent comme autant d'hommages humbles et sincères. Il a notamment obtenu le prix Découvertes pour *L'Arbre à palabres* (2001) et le prix Mémoire d'Oc pour *Le Chemin des larmes* (2004). Le succès de la saga *L'Appel des drailles* et *Les Drailles oubliées* l'a hissé au rang des auteurs incontournables de la littérature de terroir.

LES BONHEURS DE CÉLINE

Du même auteur

Les Sarments de la colère, collection Romans, De Borée, 2009.

Le-Saut-du-Loup, collection Romans, De Borée, 2008.

L'Arbre d'or, collection Romans, De Borée, 2007.

Le Chemin des larmes, collection Terre de poche, 2007.

Le Secret des Terres Blanches, collection Romans, De Borée, 2006.

Les Drailles oubliées, collection Romans, De Borée, 2005.

L'Appel des drailles, collection Romans, De Borée, 2004.

L'Arbre à pain, collection Romans, De Borée, 2003.

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français
d'exploitation du droit de copie, 20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© De Borée, 2010

Imprimé en France en septembre 2010

Dépôt légal : octobre 2010

ISBN : 978-2-8129-0188-1

ISSN : 1769-1788

Avertissement

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait de pure coïncidence.
L'auteur a pris, par ailleurs, certaines libertés avec les lieux et les faits qu'il relate, ceci pour les besoins de son récit.

N.D.L.A.

À mes enfants et leurs épouses

À mon petit-fils Matthieu

À mes futurs petits-enfants :

... une leçon de sagesse

Avant-propos

Céline a vécu la plus grande partie de sa vie dans un petit village des Cévennes, non loin d'Alès dans le Gard. Sa vie fut celle d'une femme altruiste et généreuse, qui laissa un souvenir ému et inaltérable dans la mémoire de ceux qui ont eu la joie de la connaître. Elle ne possédait d'autres richesses que son vieux mas, légué par ses parents, dont les pierres recèlent, encore aujourd'hui, tant de secrets, sous les cieux ensoleillés qui ont marqué son enfance.

Je ne l'ai pas connue, puisque je suis née dix ans après sa mort. Pourtant il me semble l'avoir rencontrée quelque part... dans une autre vie peut-être.

Je m'appelle Marie. Je suis la fille de France et l'arrière-petite-fille de Céline. Le jour de mes vingt ans, c'était il y a quelques mois à peine, ma grand-mère, Catherine, m'a confié un cahier d'écolier dans lequel Céline avait rédigé ses mémoires, plutôt ses souvenirs, peu après son entrée à la maison de retraite où elle a terminé sa vie. J'ai décidé aussitôt d'en faire un livre. Ce livre n'est pas un roman, mais le recueil des bonheurs de Céline, mon arrière-grand-mère, le reflet de son existence. J'ai laissé Céline s'exprimer elle-même en recopiant littéralement tous les passages de son cahier, et en les mêlant intimement à ce que j'ai moi-même glané et imaginé pour en faire le liant.

Céline en effet est morte la nuit même où elle écrivit la dernière ligne de son long récit. Elle n'a pas eu le temps ni la force d'appeler à l'aide quand elle s'est trouvée mal. En a-t-elle eu vraiment l'intention ? France, qui la connaissait bien, a toujours eu l'intime conviction qu'elle sentait venir son heure, et qu'elle n'a pas cherché à s'opposer à la volonté de Dieu. Est-ce la canicule qui a eu raison de sa défaillance fatale ou la douleur de voir sa fille en proie à de terribles souffrances ? Le directeur de sa maison de retraite a certifié que Céline lui paraissait très affaiblie depuis plusieurs semaines, depuis que la chaleur s'était abattue sur la région. Le médecin de la résidence confirma ses dires et assura que la crise cardiaque, qui l'avait terrassée, n'avait d'autre explication que la forte chaleur qui s'était abattue cet été-là sur toute la France.

Quand elle prenait la plume, Céline éprouvait toujours un mélange de sentiments contradictoires : une joie intense de retrouver son passé, une réelle satisfaction de constater qu'elle était capable, à son âge, d'écrire des paragraphes entiers avec une certaine aisance et, pensait-elle à juste titre, sans trop de fautes d'orthographe. Mais en même temps, chaque fois qu'elle était dérangée dans ses réflexions, une sorte de gêne, presque de honte de se sentir découverte la submergeait aussitôt, comme si elle venait d'être prise en faute. Y avait-il de la honte à confier sur le papier l'intimité de sa mémoire, les sentiments heureux et malheureux qu'elle avait éprouvés dans son existence, les petits secrets que personne n'avait jamais percés ? Cette honte, n'était-ce pas plutôt de la pudeur ou de la crainte d'être considérée comme une vaniteuse ? Écrire, pensait-elle parfois, pouvait passer pour de l'inanité quand on a vécu une existence, somme toute, très ordinaire et qu'on n'a rien à raconter de plus que le commun des mortels. Il n'y a que les grands hommes, devait-elle se dire, les êtres exceptionnels, ceux qui ont marqué l'Histoire avec un grand H, qui ne font pas preuve d'orgueil et de vanité à vouloir écrire leurs mémoires pour les générations futures. Mais elle, une vieille paysanne qui n'avait rien fait d'autre dans son existence que travailler dur et élever ses enfants comme des milliers de gens, qu'avait-elle de si intéressant à raconter qui méritât d'être écrit ?

Plus tard, je lèguerai ce récit à mes enfants – comme Céline a légué son cahier à sa fille – afin qu'ils sachent qui était leur aïeule, et qu'ils trouvent dans ces lignes la chaleur qui leur manquera, quand dans leur cœur il fera froid, quand dans leur âme il fera nuit, quand, tout simplement, ils auront besoin de venir retrouver leurs racines et de se ressourcer à la fontaine du bonheur.

I

Le départ

L'aube s'immisçait à peine entre les crêtes, quand Céline entendit devant sa porte un vrombissement inhabituel.

Dehors un taxi ambulance attendait, moteur en marche. Le chauffeur patienta quelques minutes avant de sortir du véhicule, vérifia sur son registre l'exactitude de l'adresse, prit le temps d'allumer une cigarette, de tirer deux ou trois bouffées de fumée qu'il refoula aussi vite par la fenêtre ouverte de sa portière. Puis il se décida à descendre, admira le paysage alentour et alla frapper à la porte.

Céline ne broncha pas. Elle l'attendait. Elle savait que quelqu'un viendrait la chercher de bon matin. Tôt levée, elle s'était apprêtée immédiatement, comme elle se serait apprêtée pour aller à un enterrement ou pour être hospitalisée. La veille, elle avait préparé sa valise, minutieusement, sans rien oublier de ce qui lui serait utile dans les premiers jours. Elle n'avait pas versé de larmes, mais sa gorge s'était nouée à l'idée qu'il s'agissait, sans doute, de son dernier voyage. « Drôle de voyage ! » pensait-elle en se coiffant une dernière fois devant la psyché de sa chambre.

Pour l'occasion, elle avait revêtu un tailleur sombre sur un chemisier de soie gris anthracite. Elle s'était couverte d'un élégant chapeau vert et munie d'un châle de laine bleu nuit, car le temps s'était remis au froid malgré l'arrivée du printemps.

Sa fille Catherine l'avait prévenue :

« J'ai fait le nécessaire. Tu n'auras à t'occuper de rien. Ne te fais pas de souci. Tout est réglé. »

Réglé ! Comme un enterrement de première classe prévu à l'avance pour le jour fatidique !

Céline n'avait opposé aucune objection. D'ailleurs, elle n'avait émis aucune opinion. Est-ce que son avis aurait fait changer les choses s'il avait été contraire à la proposition de Catherine et de son mari ? Était-ce une proposition ou une décision déguisée, prise après mûre réflexion et sans intention d'en changer ? Elle avait feint de se laisser convaincre. Pour ne pas créer d'histoires. Elle n'était pas de celles qui se seraient disputées avec ses propres enfants pour leur imposer un point de vue différent, une forme stupide d'entêtement, au moment

où il fallait prendre de pénibles initiatives. Elle savait depuis longtemps qu'il lui faudrait un jour partir de chez elle, quitter le vieux mas familial qu'à elle seule elle ne pouvait plus entretenir. Elle avait envisagé cette échéance avec tristesse mais aussi avec résignation. Elle avait conscience que sa solitude la mettait en danger et occasionnait de l'inquiétude à ses enfants.

L'inconnu frappa à la porte une seconde fois, n'entendant personne venir.

« Madame Portanier ! » s'écria-t-il en insistant.

Céline sursauta à l'appel de son nom. « Cette fois, ça y est ! songea-t-elle, c'est le moment. »

Elle referma derrière elle la porte de sa chambre, selon son habitude quand elle recevait une visite et, avant d'atteindre la porte d'entrée, s'annonça :

« C'est moi. J'arrive. Je vous attendais. »

L'homme, vêtu d'une blouse blanche, arborait un large sourire :

« Êtes-vous prête ma p'tite dame ? Nous allons faire un petit voyage en voiture, mais il faut vous couvrir. Où sont vos bagages ? »

Surprise d'être considérée comme une enfant ou comme une vieille femme gâteuse, elle examina l'ambulancier sous toutes les coutures, le dévisagea, garda pour elle sa réflexion.

Céline n'était pas non plus de celles qui gaspillent inutilement leurs paroles pour remettre les autres à leur place.

*

**

Je ne sais pas ce qui m'a pris de ne pas lui claquer la porte au nez, à ce grand escogriffe ! Mais quand je l'ai vu là, planté devant moi, avec son sourire niais, quand il m'a appelé « ma p'tite dame » comme si nous avions gardé les chèvres ensemble, j'ai bien failli lui dire qu'il s'était trompé d'adresse. Les jeunes d'aujourd'hui ne respectent plus rien et n'ont plus aucune considération pour les anciens ! D'ailleurs ils nous appellent « les vieux », comme si nous n'étions plus que de vieux meubles tout juste bons à être rangés au grenier ou à la cave. Certes, mes soixante-quinze ans ne me donnent pas l'allure d'une jeune fille ! Mais là n'est pas la raison. J'estime que l'âge impose le respect. J'abhorre les familiarités, surtout quand elles sont empreintes d'une gentillesse faussement intentionnelle.

Je n'ai rien dit, une fois de plus. J'ai fait bonne figure, affecté un sourire et répondu : « Bonjour, monsieur ! », en insistant sur le « monsieur ». Puis j'ai ajouté : « Vous trouverez mes valises prêtes, sur la table de la salle à manger, dans la pièce d'à-côté. Vous pouvez les emporter. »

Au fond de moi, je riais bien. Car, à mon intonation, on aurait dit que je m'adressais à un domestique. Ce fut ma façon de le remettre à sa place, ce jeune blanc-bec ! Il s'en est aperçu et n'osa plus jamais m'appeler « ma p'tite dame » de tout le voyage.

Avant de partir, j'ai fait mine d'inspecter une dernière fois la maison, prétextant avoir égaré mon sac à main. En réalité, je savais où je l'avais déposé. Mais je

voulais gagner du temps, voler, au dernier moment, quelques minutes à l'existence que j'étais sur le point d'achever en un lieu qui m'avait vue naître et où j'avais moi-même mis au monde mon fils Édouard et ma fille Catherine. Il y a plus de quarante ans de cela. C'était une époque où l'on ne se déplaçait pas pour un rien en automobile, et où l'on mourait dans son lit, celui-là même où nos parents nous avaient donné la vie.

J'espérais encore que ma fille viendrait pour m'accompagner, pour m'aider à refermer la porte derrière moi, cette porte que je ne fermais jamais à clé, même le soir quand j'étais rentrée, ma journée de travail terminée, ou quand j'allais me coucher. Je n'ai jamais craint les voleurs ni les brigands. Ma porte est toujours restée ouverte, de jour comme de nuit, et il était inutile de frapper pour entrer. Ceux qui me connaissaient n'avaient qu'à m'appeler dès le seuil franchi, j'apparaissais aussitôt, la bouteille de cartagène et des verres à la main. J'ai toujours aimé les visites et je n'aurais jamais laissé repartir un visiteur sans lui proposer à boire. C'était ma façon de remercier et d'offrir mon hospitalité. Catherine n'est pas venue. Elle m'avait prévenue que son travail la retiendrait ce jour-là à Montpellier, mais que je n'avais pas à m'en faire, qu'elle serait là peu après mon arrivée.

« Il faut y aller maintenant, madame », me dit mon ultime visiteur.

J'ai aussitôt remarqué que le ton de sa voix avait changé. Le « madame » était plus convenable ; son regard traduisait plus de considération à mon égard.

J'ai feint de retrouver mon sac à main, me plaignant des mauvais tours que me jouait ma mémoire, et lui ai demandé :

« Quel âge avez-vous, jeune homme ?

— J'ai vingt-cinq ans, bientôt vingt-six.

— Vous pourriez être mon petit-fils ! J'ai quatre petits-enfants de votre âge : trois petits-fils de dix-sept à vingt et un ans, et une petite-fille de vingt ans.

— Vous devez être une grand-mère comblée ! »

Mon ambulancier me considérait à présent tout différemment. Il a ajouté :

« Vous reviendrez. Il ne faut pas être triste. Là où vous allez, c'est très bien, vous verrez. On prendra bien soin de vous. Et puis, Montpellier, ce n'est pas si loin ! Aux beaux jours, vos enfants ou vos petits-enfants pourront vous remonter jusqu'ici pour passer la journée. »

Je n'ai pas répondu. Je ne trouvais pas les mots justes pour expliquer qu'une maison qu'on abandonne est une maison condamnée à tomber dans l'oubli, une maison qui perdra vite ses odeurs, sa chaleur, qui se voilera de poussière et deviendra comme un linceul, qui finira même par se fissurer, se couvrir de vilaines blessures. Les maisons, c'est comme les hommes, c'est l'abandon qui les vieillit, non le temps.

Avant de partir, j'ai vérifié une dernière fois que tout était en ordre, que tout était clos, les portes et les fenêtres, les caves et les dépendances. En levant les yeux machinalement vers la magnanerie, j'ai aperçu un *fenestrou*¹ grand ouvert. J'ai failli m'en retourner. J'ai hésité. Finalement je me suis dit que les

1 Petite fenêtre.

hirondelles au printemps y viendraient peut-être nicher et qu'ainsi le mas abriterait encore un peu de vie.

Tout enfant, j'aimais observer la nature dont j'étais très proche. Mes parents, et surtout ma grand-mère Angeline, ne manquaient pas de m'apprendre les moindres indices que dévoilait chaque saison. Nous n'avions pas besoin de bulletins météo pour deviner le temps qu'il ferait le lendemain ! La simple observation de la couleur du ciel ou de l'amoncellement des nuages sur telle ou telle crête nous permettait de le savoir. Dès le printemps, l'aspect des herbes au bord du chemin faisait dire à mon père si la sécheresse allait sévir au cœur de l'été. Et lorsque nous apercevions la cime du mont Aigoual couronnée d'un chapeau de nuages, nous étions certains d'avoir la pluie le lendemain. Pour les oiseaux, c'était la même chose : le vol des hirondelles ou celui des martinets nous permettait d'apprécier l'arrivée plus ou moins tardive des beaux jours et d'avancer certains travaux qui ne souffraient pas du mauvais temps. Tous les paysans avaient la science de la nature innée en eux. Leurs connaissances auraient rempli des livres entiers et donné bien des leçons de bon sens à tous les savants du monde. Ils n'avaient pas besoin d'un vétérinaire pour soigner leurs bêtes. Leurs remèdes étaient efficaces et naturels. Et ils n'étaient jamais à court de moyens pour éradiquer les maladies qui s'attaquent aux récoltes.

Aujourd'hui, l'époque est aux produits chimiques, et les méthodes anciennes n'ont plus d'effet ni sur les bêtes ni sur les plantes. Il faut administrer des antibiotiques aux animaux d'élevage, des pesticides et des engrais phosphatés aux cultures ; plus rien n'est naturel !

Aussi, je suis convaincue que les hirondelles, qui se perdent encore sous nos toits quand vient le printemps, finiront par aller nicher en d'autres lieux, là où la nature possède encore tous ses droits.

En ce jour de grand départ, j'étais un peu comme ces oiseaux du printemps : je partais chercher ailleurs un autre toit pour finir ma vie, car j'étais persuadée que les quelques printemps qui me restaient à vivre ne seraient plus jamais comme ceux de ma jeunesse.

II

Le trajet

Céline n'avait pas l'habitude de voyager, ni même de se déplacer en voiture. La ville la plus proche, Alès, restait à ses yeux de paysanne une grosse ville lointaine, presque une capitale, bien qu'étant située à vingt kilomètres à peine de chez elle. De son petit village où elle était née avec le siècle, comme elle aimait le raconter à ses petits-enfants, elle était rarement sortie. Catherine et son mari lui rendaient fréquemment visite, une ou deux fois par mois, pour passer un week-end à la montagne. Mais une fois rendus sur place, ils garaient leur voiture dans le hangar et n'y touchaient plus jusqu'à leur départ.

« À Saint-Paul, nous nous ressourçons ! répétaient-ils chaque fois qu'ils se sentaient stressés par la vie qu'ils menaient à Montpellier. Alors, la voiture... elle reste au garage ! »

Aussi n'avait-elle pas encore eu l'occasion de s'asseoir dans cette Audi 100 flambant neuve, qu'ils venaient d'acquérir pour remplacer leur vieille Renault 16. Au reste, la Renault 16 non plus n'avait pas eu l'honneur de l'accueillir souvent !

Céline ne s'attardait pas sur ces détails. La présence de ses enfants suffisait à son bonheur. Elle n'attendait pas d'eux qu'ils la chouchoutent comme on gâte les enfants ou les mamies-gâteaux.

À Saint-Paul, elle était chez elle partout. À son âge, elle en parcourait encore tous les chemins à pied pour se rendre chez ses amies, même les plus éloignées. La plupart, veuves comme elle, habitaient des hameaux retirés dont les noms faisaient émerger de sa mémoire des souvenirs lointains mais toujours vivaces : la Cessénade, le Cayla, le Castandel, Carreneuve étaient son seul horizon, le but de tous ses déplacements. Elle en connaissait toutes les maisons et leurs habitants, les terres et leur histoire, les cimetières familiaux et leurs occupants. Céline n'éprouvait nullement le besoin de voyager loin pour assouvir sa soif de connaissances et sa curiosité. Les vieilles pierres, les murs des *faïsses*², les sources, les fontaines lui parlaient sans cesse d'un passé où les hommes savaient parler aux femmes, où les jeunes obéissaient à leurs parents et cherchaient auprès des anciens les conseils pour bien s'engager sur les chemins escarpés de l'existence.

Devenue veuve dix ans après la naissance de Catherine, elle avait assumé seule l'éducation de ses deux enfants et la maintenance du Courtil, le mas dont elle avait hérité à la mort de ses parents et où elle avait vécu toute sa vie. C'était une vieille bâtisse de pierre grise, massive, au toit de *lauzes*³ moussues, campé au milieu de terres qui cascadaient depuis le sommet de la montagne jusqu'à la rivière du Galeizon. Beaucoup d'hectares, mais en grande partie couverts de

2 Terrasses cultivées.

3 Tuiles de schiste.

chênes verts dont le grand intérêt était de fournir le bois pour l'hiver et pour le fourneau de la *patouille*⁴ où, en toutes saisons, elle cuisinait les conserves. Adrien, son mari, était originaire de Soustelle, la commune voisine. Issu d'une famille modeste – son père était métayer chez un grand propriétaire –, il l'avait épousée sans fortune et ne pouvait espérer hériter que des dettes de ses pauvres parents. Aussi, dès son mariage en 1919, avait-il accepté sans hésiter de venir s'installer au Courtil. Le père de Céline avait accueilli son gendre les bras ouverts, déçu de ne pas avoir eu de fils pour lui succéder. Fille unique, Céline avait donc remis sa dot entièrement dans les mains de son mari et, ensemble, ils avaient continué d'en assurer la pérennité.

Adrien lui avait donné deux beaux enfants : Édouard, né en 1925, et Catherine née cinq ans plus tard. La propriété était grande et les enfants, dès qu'ils furent en âge d'accompagner leurs parents, aidèrent aux travaux agricoles. Édouard derrière son père, à labourer les terres, semer, défricher ; Catherine avec sa mère, à s'occuper des chèvres, à fabriquer les *pélardons*⁵ et à élever les magnans destinés aux filatures de la vallée.

Toutefois, en bons protestants qu'ils étaient tous les deux, Adrien et Céline avaient toujours veillé à ce que leurs enfants ne manquent jamais l'école. Pour eux, l'instruction était primordiale et, s'ils leur faisaient encore la lecture de la Bible le soir à la veillée, ils avaient toujours tenu à ce que ce soit à la Communale qu'ils apprennent à lire, à écrire et à compter.

De cette époque d'avant-guerre, qui était beaucoup plus difficile que celle d'aujourd'hui, Céline ne gardait pourtant que de bons souvenirs. Et, malgré les années qui avaient filé comme l'eau sur les galets de la rivière, elle avait l'impression de la revivre à l'envers au fur et à mesure que, sous ses yeux, défilait le paysage de sa jeunesse.

*

**

J'ai demandé à m'asseoir à l'arrière du véhicule. Non pas parce que j'avais peur de prendre la place du mort, mais pour être plus à l'aise, pour ne pas sentir une présence à mes côtés. Pour une fois que j'entreprenais un long voyage en automobile, je pouvais bien bénéficier d'une place d'honneur !

« Comme vous voudrez, madame, me dit mon ambulancier. Je vous servirai donc de chauffeur, ajouta-t-il en plaisantant. Cela ne me dérange pas. Mais attachez quand même votre ceinture de sécurité. »

J'ai bougonné, mais je me suis laissé convaincre.

« Les voitures modernes sont toutes équipées de ceintures, m'a-t-il expliqué. En cas d'accident, cela évite d'être projeté vers l'avant et d'aller se fracasser contre le pare-brise. »

Je me suis sentie toute saucissonnée avec cette ceinture qui m'écrasait la

4 Cuisine extérieure où l'on faisait la lessive et la grosse cuisine.

5 Petits fromages de chèvre.

poitrine et m'empêchait de me mouvoir à mon aise.

« Et en cas d'accident, comment ferai-je pour me dégager si la voiture prend feu et si je suis à moitié assommée ?

— Ne pensez donc pas au pire ! Dites-vous que c'est pour votre sécurité. »

Ah, j'avais fière allure, assise sur la banquette arrière ! Si mes amies m'avaient vu passer, qu'auraient-elles pensé ? Heureusement, l'heure était matinale et aucune d'elles n'était déjà à surveiller les allées et venues des voitures sur la route.

« C'est quoi votre voiture ? ai-je demandé par curiosité.

— Une Mercedes 200.

— Deux cents ! Vous pouvez rouler à 200 Km à l'heure ? me suis-je extasiée.

— Non. Ce n'est qu'un numéro pour la distinguer des autres modèles. C'est une diesel. Elle ne dépasse pas les 160.

— C'est déjà beaucoup !

— Suffisamment pour s'écraser contre un platane ! Mais ne parlons pas de malheur. »

Au volant de sa voiture blanche, mon ambulancier se montra très affable. Sans doute Catherine avait-elle dû lui conseiller de me ménager et l'avertir que le voyage risquait d'être un peu triste.

À vrai dire, j'avais laissé ma tristesse derrière moi. J'avais eu suffisamment de temps pour ressasser ma peine depuis le jour où Catherine m'avait fait comprendre qu'il fallait accepter l'irréversible.

« Tu verras, m'avait-elle expliqué avec force détermination, la maison de retraite, ce n'est pas l'enfer ! Surtout pas celle à laquelle je songe. »

Elle avait donc réfléchi longuement à la question avant de m'en parler. Avec Robert, son mari. Ils s'étaient renseignés dans les alentours de Montpellier, avaient visité plusieurs établissements privés et municipaux. Beaucoup les avaient rebutés. Quelques-uns avaient retenu leur attention. Quand on ne choisit pas pour soi, c'est plus facile d'affirmer que tout est bien comme il faut ! Mon fils Édouard avait été consulté. De loin. Car il habite Paris avec toute sa famille. Il s'était d'abord opposé à mon départ, ayant objecté à sa sœur qu'il ne fallait pas m'obliger à abandonner mon cadre de vie, mes meubles, mes vieux murs, tout ce qui avait constitué le sel de mon existence, que cela pourrait m'être fatal. De sa place, il ne me voyait sans doute pas vieillir et ne réalisait pas qu'à mon âge je ne pouvais plus entretenir la propriété. Quand il venait me voir avec Éliane, son épouse, et ses deux fils, Vincent et Francis, c'étaient toujours les vacances, les beaux jours. Tout paraissait idyllique. Il y a seulement dix ans, j'abattais encore le travail d'un homme. Désherber, *lucheter*⁶, biner, cueillir les fruits du verger, *châtaigner*⁷ ne me faisaient pas peur. Certes, pour les gros travaux, je me faisais aider par mes voisins et amis. Lucien Pelatan et sa femme, Étienne, étaient de ceux-là. Malheureusement Lucien nous a quittés, il y a deux ans et, depuis, les terres qu'il travaillait pour moi et dont il

6 Bêcher à l'aide d'un lucher (bêche à dents).

7 Ramasser les châtaignes.

gardait pour lui la plupart des récoltes se sont couvertes de mauvaises herbes et de ronces. Je dois reconnaître que, sans lui, je ne me suis plus sentie capable d'assumer seule la tâche qui m'incombait tout à coup. J'étais en sursis depuis deux ans. Je me suis donc résignée au départ.

Édouard ne s'en rendait pas compte. Quand ils vivent éloignés de leurs parents, les enfants ne les voient pas vieillir vraiment. Ils ne pensent pas que leurs forces les abandonnent peu à peu. Peut-être parce qu'eux-mêmes ont peur de vieillir et que l'image de leurs parents les éloigne de leur jeunesse.

*

* *

Céline laissait vagabonder ses pensées. Elle entrecoupait ses remarques de longs silences que l'ambulancier respectait pour ne pas la perturber davantage. Parfois elle lui citait le nom d'un hameau, lui racontait une courte anecdote, lui parlait d'une vieille connaissance. Ses yeux ne perdaient aucun détail du trajet. La route pour descendre vers Alès étant sinueuse, le conducteur roulait lentement. Il avait adopté une conduite prudente et klaxonnait à l'entrée de chaque virage, ce qui avait pour effet de sortir Céline de sa rêverie. Celle-ci semblait découvrir le paysage pour la première fois, tant son attention était aiguisée par ce qu'elle voyait. À travers la vitre de la portière, tout lui paraissait nouveau. Et elle avait parfois de la peine à reconnaître les lieux où ses pas l'avaient conduite en d'autres occasions.

« Comme cela a changé ! s'étonnait-elle. Les maisons neuves ont poussé comme des champignons.

— C'est que les gens des villes viennent de plus en plus construire leurs résidences secondaires à la campagne. Vous verrez, un jour, tous les petits villages se repeupleront, grâce aux citadins.

— Ce serait le monde à l'envers ! Comme je vous parle, au temps de ma jeunesse, il y avait deux fois plus de monde à Saint-Paul qu'aujourd'hui. Après la guerre, les jeunes sont tous partis travailler et vivre en ville. Il n'est plus resté que les anciens. Mes enfants ont fait pareil. Je ne peux rien dire !

— Vos enfants ?

— Oh, avec mon mari, nous les avons encouragés à bien travailler à l'école. Et je dois avouer qu'ils nous ont écoutés. Nous avons fait des sacrifices pour les pousser. Et ils ne sont pas restés paysans comme nous. Ils ont réussi.

— Que font-ils ?

— Mon fils est professeur à Paris. Mais il reviendra bientôt. Dans cinq ans, il sera à la retraite. Il a toujours rêvé de revenir à Saint-Paul.

— Et votre fille ?

— Catherine ! Elle a encore mieux réussi. Après la guerre, elle a travaillé dans le cabinet d'un avocat comme secrétaire. Elle a fini par épouser l'avocat.

Depuis, elle vit à Montpellier et travaille toujours avec son mari. Mes quatre petits-enfants font tous des études. Vous voyez, je ne dois pas me plaindre ! » Il y avait de la tristesse dans les derniers propos de Céline. L'ambulancier crut

bon d'ajouter :

« Quand les enfants réussissent, le but des parents est atteint, n'est-ce pas ? Ils peuvent dormir sur leurs deux oreilles.

— Oui, répondit Céline. Ils peuvent mourir en paix.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Non, mais vous l'avez pensé ! Il n'y a pas de mal. Il faut savoir laisser sa place et s'en aller sur la pointe des pieds. »

Après Cendras la route tirait plus droit. Le paysage des anciennes mines d'Alès assombrit l'esprit de la vieille dame. Elle se tut et, jusqu'à Montpellier, elle ne desserra plus les lèvres. Elle feignit de se laisser bercer par le roulis de la voiture et de sommeiller. Mais, de temps en temps, elle ouvrait discrètement les paupières pour tenter de reconnaître un lieu familier. Elle s'était rarement rendue dans la capitale régionale. Cinq à six fois dans sa vie. Toujours en compagnie de sa fille, qui était venue la chercher à l'occasion d'une fête de Noël ou d'un anniversaire, à l'époque où ses petits-enfants avaient l'âge de mettre leurs souliers dans la cheminée. La dernière occasion remontait à plus de dix ans. Depuis, elle avait renoncé à ces trajets qui la fatiguaient et la perturbaient.

Elle dut se rendre à l'évidence : le monde autour d'elle avait trop vite changé. Les constructions s'échelonnaient le long des routes à n'en plus finir. Les petites villes se ramifiaient les unes aux autres et ne ressemblaient plus à rien, avec leurs périphéries couvertes de hangars métalliques, de garages, de supermarchés, d'enseignes publicitaires trop nombreuses et souvent provocantes, toutes encombrées d'un flot effrayant de voitures, de gens pressés et de passants anonymes.

À l'approche de Montpellier, le trafic routier s'intensifia. L'ambulance fut prise dans des embouteillages. Son conducteur s'impatientait, regardait sans cesse sa montre, tempêtait contre les feux rouges, les traînardeurs, les camions et les cars qui faisaient obstruction et ralentissaient la circulation.

« Vous vous rendez compte ! pesta-t-il. Voilà plus de deux heures que nous sommes partis et nous ne sommes qu'à l'entrée de Montpellier !

— Pourquoi êtes-vous si impatient d'arriver ? demanda naïvement Céline.

Moi, je ne suis pas pressée d'aller là où vous me conduisez !

— C'est que j'ai une autre course à 10 heures. Je dois aller chercher un malade à sa sortie de clinique à Saint-Charles, pour le ramener chez lui à Anduze.

— C'est loin de là où vous devez me déposer, la clinique Saint-Charles ?

— Non, mais dans Montpellier ça circule mal. »

Céline s'assombrit.

« C'est donc dans ce capharnaüm que je vais vivre à présent ! » songea-t-elle en baissant légèrement la vitre de sa portière pour respirer un peu d'air.

L'image de la grande ville la ramena à la brutale réalité qui l'attendait. Elle qui n'avait connu que la tranquillité de son petit village, le silence profond de la montagne, seulement interrompu l'été par le chant des cigales, les effluves odorants des genêts au printemps ou de la lavande sauvage dès que la sécheresse s'installait, elle n'aurait plus désormais comme univers que les murs

gris d'une cité pieuvre, les vrombissements des moteurs et les odeurs suffocantes des pots d'échappement.

Elle pensa à nouveau à la remarque de l'ambulancier : « Là où vous allez, c'est très bien, vous verrez ! » Elle ne demandait qu'à le croire, mais elle doutait quand même que, dans un tel monde, on pût vivre en toute sérénité. Sa fille et son gendre ne venaient-ils pas à Saint-Paul pour décompresser – c'était leur propre terme pour dire : se reposer ?

« Moi, je vais me reposer dans le bruit, la foule grouillante, l'agitation permanente et les mauvaises odeurs ! » pensait-elle ironiquement en regardant par la portière de la voiture qui faisait du sur-place.